

ANNE BRUNSWIC

Voyages avec l'absente

récit

ACTES SUD

KING

*[...] But to persevere
In obstinate condolment is a course
Of impious stubbornness; 'tis unmanly grief;
It shows a will most incorrect to heaven,
A heart unfortified, a mind impatient,
An understanding simple and unschool'd:
For what we know must be, and is as common
As any the most vulgar thing to sense,
Why should we in our peevish opposition
Take it to heart? Fie! 'tis a fault to heaven,
A fault against the dead, a fault to nature,
To reason most absurd: whose common theme
Is death of fathers, and who still hath cried,
From the first corse till he that died to-day,
"This must be so".*

SHAKESPEARE, *Hamlet*, I, 2.

LE ROI

*[...] Mais persévérer
dans une affliction obstinée, c'est le fait
d'un entêtement impie ; c'est une douleur indigne d'un
homme ;*

c'est la preuve d'une volonté en révolte contre le ciel,
d'un cœur sans humilité, d'une âme sans résignation
d'une intelligence simple et inculte.
Car, pour un fait qui, nous le savons, doit nécessaire-
ment arriver,
et est aussi commun que la chose la plus vulgaire,
à quoi bon dans une opposition morose,
nous émouvoir à ce point? Fi! c'est une offense au ciel,
une offense aux morts, une offense à la nature,
une offense absurde à la raison, pour qui la mort des pères
est un lieu commun et qui n'a cessé de crier,
depuis le premier cadavre jusqu'à l'homme qui meurt
aujourd'hui :
"Cela doit être ainsi!"

SHAKESPEARE, *Hamlet*, I, 2,
in *Œuvres complètes de Shakespeare*,
traduction François-Victor Hugo,
Pagnerre, 1865.

PROLOGUE

L'enfance est une forêt obscure, bruissant de murmures inquiétants et de messages indéchiffrables, peuplée de milliards de bêtes dont la plupart s'avèreront inoffensives pourvu qu'on ne dérange ni leur sommeil ni leur digestion, tandis que d'autres se montreront féroces, les plus grosses n'étant pas forcément les plus à craindre, peuplée aussi d'ogres, de jeteurs de sorts, de braconniers, de maraudeurs. Dans cette forêt, un jour, j'ai perdu ma mère qui marchait quelques pas en avant de moi, à moins que je ne me fusse moi-même attardée à flâner quelques pas en arrière, retenue par l'observation d'un tronc biscornu, captivée par le cri d'une chouette ou le grouillement d'une fourmilière sous la souche d'un grand arbre tombé en travers du chemin. Quand j'ai levé les yeux, elle avait disparu. J'ai eu beau l'appeler, crier son nom vers les quatre horizons puis le murmurer dans toutes les langues que je connaissais, invoquer, la nuit, sous mes draps, l'aide de certaines puissances secrètes dont j'avais entendu parler, elle n'a plus jamais reparu. Mon enfance n'a pas fini au moment de sa disparition mais à quelque temps de là lorsque j'ai cessé d'attendre son retour et qu'elle s'est absentée de mes rêves.

Un jour on admet que le mal est sans remède. Non pas un jour à proprement parler mais à un certain moment qu'on ne pourra jamais dater avec assez de précision, on acquiert la conscience de l'irréversible, on sait, pour autant que ces choses-là peuvent se savoir, qu'il y a un avant et un après, sans possibilité de rembobiner le film ni d'intervertir les séquences au montage. Et d'ailleurs, on n'admet rien, pas plus que le prisonnier n'admet la prison ni l'aveugle l'obscurité. On se couche en espérant que le sommeil apportera la consolation, on se réveille les yeux collés de larmes.

TUCHBAND

Ma chère maman, je t'écris pour la première fois ; je ne sais même pas comment on s'adresse à sa mère. Chère *mam*, *mamouchka*, *mamina*, il faudra apprendre.

Tu écrivais souvent à ta mère. Après la mort de Léa, nous avons retrouvé dans un grand carton d'archives plus de cent lettres de toi, sans compter les cartes postales. Elles sont écrites sur une grande variété de papiers, souvent à l'en-tête d'un cabinet médical ou d'un hôtel. Tu saisissais tout ce qui te tombait sous la main. L'une des plus longues est écrite sur un rouleau de papier hygiénique brun translucide comme on en fabriquait alors. En guise d'excuse, tu expliques que, dans cette maison de campagne où tu te trouves, il n'y a pas mieux comme "papier avion". Quelques-unes de tes lettres sont dactylographiées sur la machine qui servait au cabinet radiologique. En 1958, une machine électrique à boule fait son apparition au secrétariat et aussitôt tu l'adoptes pour ta correspondance privée. Par chance, la plupart de tes lettres sont manuscrites, ce sont celles-là qui m'ont causé le premier choc. Je n'avais pas vu ton écriture depuis près de trente ans, je l'ai reconnue aussitôt, tu revenais du néant.

Tes lettres ne sont pas destinées à la postérité, elles ont la spontanéité d'un coup de téléphone. Si tu avais connu les courriels et les textos, tu les aurais sûrement adoptés. Selon les époques, tes envois sont espacés de quelques jours ou de quelques mois. Les premières lettres datent de 1942, les dernières du printemps 1959. Tu les as postées à Londres, à Bruxelles, à Paris ou d'une station de villégiature, Bretagne, Provence, Alpes. Les adresses de ta mère changent elles aussi avec le temps : elle habite d'abord Londres, district postal nord-ouest n° 1 ou 2. Pendant quelques semaines après la guerre, elle revient à Bruxelles dans votre ancien quartier de Schaerbeek, mais pas dans votre maison. Elle loge à l'hôtel Derby, 2, avenue de Tervuren ou chez son oncle Simon, 138, avenue des Cerisiers. Au début de l'année 1950, pendant que tu visites Israël avec papa, elle loge chez nous avenue Mac-Mahon avec les deux marmots que tu lui as confiés. Ensuite, c'est l'inverse, alors que tu es de retour à Paris, Léa s'établit en Israël. Elle séjourne quelques mois à Haïfa puis s'installe à Jérusalem, d'abord dans une pension, puis à Palmach Street, enfin au 15, Gdud Haïvri, la seule adresse que je lui aie connue. Il n'est pas indifférent que les noms de ces deux rues commémorent les armées sionistes : Gdud Haïvri, la Légion juive, combattit au sein des forces britanniques pendant la Première Guerre mondiale, tandis que la brigade Palmach mena la guérilla contre ces mêmes Britanniques au lendemain de la Seconde. La première s'était formée à l'initiative du leader de droite Jabotinsky, la seconde venait des kibboutzim de gauche ; l'épopée sioniste puisait à ces deux sources. Ton auguste mère était une patriote intraitable qui n'admettait aucune limite aux droits

de son nouveau pays et comptait plus que tout sur l'armée pour les faire valoir. Moshe Dayan était son héros. Si elle avait vécu à Paris, elle aurait choisi l'avenue du Général-Leclerc. Mon autre grand-mère, tu t'en souviens, c'était le contraire : elle avait tant soupé du militarisme dans sa Prusse natale qu'elle ne supportait plus la vue d'un galonné. De Gaulle n'avait jamais trouvé grâce à ses yeux. En 1968, me doublant largement sur ma gauche, elle traitait le vieux général à son retour de Baden-Baden de dictateur fasciste.

Sur tes enveloppes, les timbres manquent souvent ; sans doute ont-ils été offerts à un petit voisin philatéliste qui s'ennuyait les jours de shabbat. Mais les cachets me plaisent : en 1945 "*Save ships – Save LIVES – Save money by SAVING PAPER*", en 1953 "FRANCE, pays du tourisme" et au dos de l'enveloppe le cachet israélien "*VISIT ISRAEL, the land of the Bible*". Tu commençais souvent par Ma chère Mam mais quand le ton était à l'orage, tu revenais à Ma chère maman. Je veux bien adopter ma chère Mam ou très chère Mam. Combien tu m'es chère, c'est ce que je ne sais pas. Je n'ai pas encore appris à t'aimer.

Sur l'enveloppe, tu écris Mrs Lea Tuchband ou Mme Léa Tuchband. Sous toutes les latitudes, la prononciation du prénom de ta mère varie peu, en revanche son nom, qui fut aussi le tien, selon qu'il est prononcé à Londres, à Bruxelles ou à Jérusalem change du tout au tout. En anglais, on entend d'abord tatch comme dans *to touch* puis *band* comme un groupe musical. Ça swingue, ça touche et ça percute. En français, on dit tuche comme ruche, nunuche ou cruche puis band comme un banc ou un ban. En Israël, on prononce à l'allemande, ce qui donne toukh, presque tourrh et ba-nd ou plutôt ba-nt.

L'accent tonique en anglais et en hébreu est sur la première syllabe, en français sur la dernière, le band ferme le ban avec un grondement de tambour sourd. Léa avait acquis ce nom par son mariage, et bien que celui-ci n'ait duré que dix-neuf ans, elle sera restée Léa Tuchband pendant soixante-douze années. Autrement dit, son veuvage aura duré cinquante-trois ans, au grand dam de la compagnie d'assurances bruxelloise qui lui versa sa pension jusqu'au dernier franc belge. Et toi? Depuis combien d'années as-tu disparu?

De ton père, Nathaniel Tuchband, je sais peu de chose. Il était de nationalité britannique, né à Londres en 1886. Son père était né en Autriche et sa mère au Danemark. D'où venait cette famille? À tout hasard, j'ai consulté la base de données de Yad Vashem ; bien qu'elle n'ait pas été conçue dans ce but, c'est le meilleur annuaire généalogique des familles juives d'Europe. Parmi les victimes du nazisme figurent une cinquantaine de Tuchband. Pour me faire une idée de la fréquence de ce nom, j'ai lancé une recherche sur un nom plus fréquent, Gerschel, le nom de jeune fille de mon autre grand-mère. Par comparaison près de huit cents Gerschel contre cinquante Tuchband. Donc, soit les Tuchband eurent la chance de vivre dans les années 1940 sur une portion de l'Europe où les SS ne sévissaient pas, soit le patronyme Tuchband est relativement peu fréquent. Je penche pour la seconde hypothèse. Presque tous les Gerschel vivaient en Allemagne avant leur arrestation. Les Tuchband se trouvaient en Pologne, en Roumanie, en Allemagne, au Danemark. Ça n'éclaire guère sur l'origine de ce nom.

Mais après consultation des registres d'immigration du port de New York, je penche pour la Pologne.

La plupart des Tuchband enregistrés à Ellis Island au tournant du siècle indiquent comme point d'origine "Warsaw, Russia", Varsovie étant alors la capitale d'une province de l'Empire russe.

Ton père? Léa ne parlait jamais de son défunt mari. Il avait disparu au plus mauvais moment, juste à la veille de la guerre, laissant derrière lui une masse d'affaires inextricablement compliquées et quantité de dettes. Les circonstances avaient poussé Léa à tout laisser en plan, la maison, les affaires, les dettes et à retourner en France où elle pouvait compter sur l'appui des siens. La famille de son mari, ceux de Bruxelles pas plus que ceux de Londres, n'avait été d'aucune aide, ni pour elle, ni pour vous, ses enfants. Elle avait définitivement tourné le dos aux Tuchband mais avait gardé leur nom, sans doute plus facile à porter que le sien, Schereschewsky. De son défunt mari, ton père, elle possédait peu de photos. J'en ai retrouvé quatre, deux prises à Bruxelles chez un artisan photographe et deux instantanés pris en extérieur l'été. Sur leur photo de mariage, posée en studio, il a l'air beaucoup plus vieux qu'elle. Vérification faite, il a trente-quatre ans, elle, vingt-cinq. Ce qui le vieillit, ce sont ses cheveux grisonnants, sa moustache épaisse et l'embonpoint qu'on devine malgré l'excellente coupe de son costume sombre. Sur un cliché pas très net, ils sont tous les deux allongés sur une plage de galets. J'aurais beaucoup aimé voir mes grands-parents en maillot de bain. Pas de chance, il porte son habituel costume trois-pièces et elle, une jupe ample et un corsage à manches bouffantes. À les voir ainsi allongés sur la plage – Ostende 1928, lit-on au dos –, assez proches l'un de l'autre mais pas trop, juste ce que la décence autorise, on ne saurait dire

s'ils s'entendent bien. Sur une autre photo, Nathaniel est assis sur un banc, peut-être dans le jardin de votre maison, avec ses deux enfants, toi assise sur ses genoux, tu n'as pas encore deux ans, ton frère Benjamin, quatre ans, debout, les fesses juste appuyées sur le bord du banc, la mine songeuse, un rien renfrognée. Peut-être rumine-t-il sa jalousie envers la chipie qui lui a ravi sa place sur les genoux de son papa? Sur ce cliché, le seul où il figure avec ses deux enfants, Nathaniel semble plutôt votre grand-père. Il existe une autre photo amateur où il n'apparaît pas mais où sa présence se devine. Vous êtes là tous les trois, Léa, en jeune bourgeoise élégante, Benjamin et toi, tirés à quatre épingles, debout devant une automobile noire immatriculée en Belgique, une berline des années 1930 dont je ne saurais dire la marque. Celui qui a pris la photo, c'est sans doute ton père, non moins fier de cette automobile toute neuve que de sa petite famille qu'il se prépare à emmener en vacances en France.

Il est mort sans avoir atteint la vieillesse, à l'âge de cinquante-trois ans. Léa ne m'a jamais dit ce qui avait causé sa fin brutale. Mes frères, mes sœurs ou mes cousins Tuchband ne sont pas mieux renseignés. Un infarctus, une maladie subite, un accident de la route? L'aîné des cousins soutient que notre grand-père (à titre posthume) aurait été renversé par une motocyclette. La seule chose sûre est qu'il a reçu à domicile de nombreux soins car deux médecins figurent au passif de sa succession, le Dr Verhoogen et le Dr Loosfelt pour respectivement trois cents et sept cents francs, ainsi que l'école d'infirmières Saint-Camille pour cinq cent cinquante-six francs. Reste à savoir pourquoi Léa, qu'on a connue si prolixe sur le

chapitre des grandes et moins grandes aventures de sa vie, n'a jamais raconté ce terrible accident. Quand ton père meurt le 15 juin 1939, tu as quinze ans, ton frère dix-sept. Votre vie va changer du tout au tout, si radicalement que vous croirez avoir rêvé quand par hasard vous reviendrez en pensée à ce temps-là, ce temps d'avant, ce temps de Bruxelles.

Grâce à l'acte notarié conservé dans les archives de Léa, j'ai sous les yeux une liste complète des biens de Nathaniel à son décès, ses propriétés, ses crédits et ses débits, le mobilier de votre maison avec tous les objets de valeur, le piano Gaveau quart de queue du rez-de-chaussée, le petit piano buffet à l'étage, les tapis orientaux, les fauteuils club en cuir, les samovars en cuivre, les vases, les services de cristal, l'argenterie. Avec cent nonante bouteilles de bourgogne, cent nonante bouteilles de bordeaux et quarante bouteilles de vin blanc, la valeur de la cave à elle seule est estimée à quatre mille francs, bien plus qu'il n'en faut pour s'acquitter envers le corps médical. Cet inventaire est rédigé en français en application d'une loi belge de 1935 qui fait obligation au notaire d'adopter la langue choisie par ses clients. Nathaniel Tuchband, si l'on comprend bien, tenait un commerce en gros de prêt-à-porter masculin placé fictivement au nom de son épouse qui n'y prenait en réalité aucune part. Hormis cette maison confortable où vous habitiez, il possédait à Bruxelles en indivision avec son frère et sa sœur trois autres immeubles qu'il avait hérités de son père, celui que vous appeliez Bon-Papa.

Comment étaient-ils ces Tuchband père et fils, ton grand-père, ton oncle et ta tante? Autant que je sache, commerçants, prospères, cossus et ventrus, un pied à Londres, un autre sur le continent, juifs

assurément, mais comme on l'était en ce temps en Grande-Bretagne, c'est-à-dire à peu près indifférents en matière de religion et aussi "assimilés" qu'on pouvait l'être, à cette réserve près qu'ils se mariaient exclusivement dans la tribu. Si Nathaniel avait reçu un prénom biblique, les autres prénoms de la famille, Louis et Charles, indiqueraient plutôt une vénération pour les rois de France.

Au nombre de biens immobiliers que Bon-Papa possédait à Bruxelles, on peut imaginer qu'il s'était établi en Belgique à la fin du XIX^e siècle, au temps du roi Léopold et de l'incroyable prospérité de ce petit royaume devenu soudain la métropole d'un empire plus vaste que l'Europe, plus riche que l'ancien Pérou. Avait-il lui aussi pris part au pillage colonial ou juste engrangé les dividendes? Je le vois bon vivant, amateur de plaisirs faciles, en costume clair et panama, assis à la terrasse du casino de Knokke-le-Zoute par une tiède soirée d'été, devant un verre d'absinthe et une carafe d'eau de Seltz, tandis qu'au piano du *dining room*, un Polonais fraîchement débarqué égrène des mélodies qui semblent composées tout spécialement pour accompagner l'apéritif. Bon-Papa n'a plus l'âge de danser mais ses fils, eux, ne quittent guère la piste. Étant comme lui de nationalité britannique, ils n'ont pas été mobilisés en 1914 ; la Belgique a souffert mais les Tuchband s'en sont sortis indemnes, et les bénéfiques sont repartis à la hausse sitôt l'armistice conclu. Bon-Papa pouvait tirer sur son cigare.

Comment tes parents se sont-ils rencontrés? À la fin de la guerre, Léa approchait l'âge fatidique de vingt-cinq ans et sa mère avait hâte de la marier, il ne s'agissait pas de la voir coiffer sainte Catherine.

À Roubaix, la famille était en relation avec des commerçants belges qu'on retrouvait tous les étés sur la plage de Heyst. Une famille juive franco-belge, les Fürst, s'est entremise pour arranger ce mariage avec Nathaniel qui n'était plus si jeune mais disposait d'une fortune respectable. Quand tant et tant de jeunes gens de sa génération étaient morts au front, tant d'autres invalides, gazés, broyés, Léa ne pouvait guère se montrer difficile. D'autant qu'elle n'avait pas de dot. Ta grand-mère s'était trouvée veuve à vingt-huit ans et le peu d'argent que lui rapportait le bazar fondé par ton grand-père Schereschewsky passait à entretenir des apparences petites-bourgeoises : une bonne à tout faire à la maison, des études sérieuses pour les enfants. Ton oncle Philippe avait fréquenté le lycée de Lille pendant que ta mère et ta tante – faute de lycée de jeunes filles dans la région – avaient dû se contenter de l'école primaire supérieure de Roubaix. Philippe, entré major à Polytechnique, était sorti de la guerre à la tête du tout nouveau service de météorologie militaire, promis à une carrière brillante. Après un an comme "au pair" en Angleterre où elle avait beaucoup perfectionné son anglais, Léa, se voyait devenir professeur d'anglais. À Roubaix, justement on manquait terriblement d'enseignants car, du fait de l'occupation allemande, les usines entièrement vidées de leurs machines étaient à l'arrêt et les filles de treize-quatorze ans, au lieu de partir travailler en usine comme c'était l'usage, restaient en classe, des classes soudain bondées qui avaient gonflé de trente à quatre-vingts élèves. Comme le Nord était entièrement coupé du reste du pays, l'instruction publique devait recruter sur place ses professeurs. Sûre de tenir sa chance, Léa, dix-neuf ans, avait postulé comme répétitrice d'anglais

dans son ancienne école mais au bout d'un mois on lui avait fait savoir que ce poste ne pouvait être attribué à une "juive russe". Soixante ans plus tard, Léa n'avait pas pardonné l'offense. "Juive, disait-elle, soit, mais russe, alors que mon frère au même moment servait comme officier d'artillerie!" Elle s'était juré de ne plus jamais briguer d'emploi public. Dès qu'elle avait pu rejoindre Paris – à bord d'un train de réfugiés, le voyage avec sa mère et sa sœur, avait duré trois jours, dans un wagon de troisième classe non chauffé – elle s'était inscrite à l'école dentaire et malgré la guerre, malgré les privations, elle avait enfin pu goûter à l'université, à la vie étudiante, aux cafés, aux bibliothèques, à l'air enivrant de la capitale. Las, au bout de la troisième année, Léa l'ambitieuse, Léa la bûcheuse, Léa l'indépendante avait dû interrompre ses études. Le mariage avait sonné le glas de sa liberté.

Ce n'était pas par amour qu'elle avait pris Nathaniel Tuchband pour époux. Il fallait bien, voilà tout. Aura-t-il été pour toi un bon père? Dans une de tes lettres postées de Bruxelles en 1946, tu évoques, au milieu de démarches fastidieuses auprès des administrations et des avocats, une visite que tu as faite au cimetière et une petite somme d'argent versée pour l'entretien de sa tombe.

La prochaine fois que j'irai à Bruxelles – de nos jours, ce n'est plus qu'à une heure et demie de train – je passerai voir la tombe du grand-père inconnu.